

Démystifier la création

Numéro 90, janvier 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42269ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1997). Démystifier la création. *Liaison*, (90), 18–19.

DÉMYSTIFIER LA CRÉATION

L'image de l'écrivain inspiré, celui dont la plume court sur la page blanche et qui, d'un premier jet, commet un chef-d'œuvre est bien dépassée. Et pourtant, rares sont les néophytes qui peuvent imaginer le processus de création d'un roman ou d'une pièce de théâtre. À cet égard, les mises en lecture organisées par le Théâtre du Nouvel-Ontario répondent à un double objectif : appuyer la démarche de l'écrivain d'une part et, d'autre part, permettre au public de participer au processus créateur.

En quelques années, plusieurs jeunes auteurs ont vu leurs textes dramatiques mis en lecture au TNO : Patrick Leroux, Bruno Gaudette, Joël Beddows, Richard Léger, Stéfan Psenak et Michel Ouellette qui, bien que plus connu, demeure encore au début de sa carrière. Pourquoi ces dramaturges souhaitent-ils soumettre leur texte au public avant même qu'il n'ait pris une forme définitive ? Parce qu'ils ont besoin d'entendre leurs personnages, affirment-ils en chœur. « Vient un moment où on n'entend plus nos personnages, lance Michel Ouellette. On a besoin de la voix des autres pour les ancrer davantage. »

Ce premier contact avec le public permet de découvrir des aspects du texte que le dramaturge ne soupçonnait pas ou, inversement, il peut arriver que le public ne soit pas sensible à certains éléments que l'auteur a pourtant voulu y mettre délibérément. Durant la lecture, l'auteur prend le pouls du public : il note ses réactions, ses rires, ses moments d'émotion ou d'ennui. Suite à la mise en lecture, la discussion avec les interprètes et le public permet des échanges féconds ; selon Richard Léger, « le texte évolue au contact de la créativité des autres ».

La plupart des auteurs perçoivent la mise en lecture comme une étape importante du processus d'écriture — sans être toutefois déterminante —, qui aide le texte à reprendre

son voyage, à se préciser : à certains de développer des pistes inexploitées, de resserrer le rythme, de repérer les phrases boiteuses, les significations ambiguës. Lors de la lecture de *Dialogues*, par exemple, Patrick Leroux a pris davantage conscience de la richesse du non-dit de son texte. Et cette découverte s'est révélée importante dans ses œuvres subséquentes où il a exploité encore plus le sous-texte.

Michel Ouellette, pour sa part, cite un exemple concret de travail qu'il a été amené à faire suite à la mise en lecture du *Bateleur*. Il s'est rendu compte que le personnage de Betty n'était pas perçu de la même façon par les jeunes femmes et par les femmes plus âgées. Cela a semé le doute en lui ; il a donc retravailler le personnage en lui donnant plus de chair. Du coup, Betty est devenue plus âgée, moins naïve.

Toutefois, Michel Ouellette, tout comme Patrick Leroux d'ailleurs, demeure prudent face aux réactions du public : « Quand le public réagit fortement, ce n'est pas nécessairement qu'il faille changer quelque chose. Cela montre que le personnage a touché à quelque chose de sensible ». Même si cette étape peut être angoissante, les auteurs y voient

tous un aspect des plus positifs : « Seulement le fait d'être lu, cela donne confiance », avoue Patrick Leroux.

Et le public ? Généralement, le public est des plus généreux. Il sent qu'il participe à un moment privilégié, à une sorte de coécriture, puisqu'il peut agir sur le processus créateur. C'est aussi toute une conception de la création qui se trouve en filigrane de ces mises en lecture, à cet égard, Michel Ouellette précise qu'il ne veut pas trop contrôler le regard du spectateur. « Je veux laisser au public la liberté de choisir parmi les interprétations possibles. À la télé, il y a plein d'émissions pour nous dire quoi penser. Au théâtre, c'est au public



de le découvrir. Je ne veux pas donner un sens mais demander au public de prendre le spectacle pour ce qu'il est. Cela nous ramène à notre humanité, au fait que Dieu est mort. Le théâtre qui dirige notre regard, c'est un théâtre qui a quelque chose à voir avec la religion : c'est vouloir faire croire qu'il y a un sens à la vie, que tout est déterminé. Mais si on croit différemment, cela nous oblige à être plus humain, à assumer le fait qu'on ne comprend pas tout, qu'il y a place pour le vide. »

Mais pour que les mises en lecture provoquent de telles réflexions, celles-ci ne doivent pas être qu'un spectacle, un

outil de promotion — comme c'est parfois le cas — mais des laboratoires, des ateliers, une exploration d'un texte. Le public doit savoir et reconnaître que le texte n'est pas fini et que l'auteur a besoin de lui pour le poursuivre. Et en ce sens, les auteurs reconnaissent que le TNO a une certaine longueur d'avance sur les autres théâtres. Car si on veut assurer la relève de la dramaturgie franco-ontarienne, il faut offrir aux jeunes auteurs la possibilité de voir et d'entendre leurs textes et de les confronter à un public. N'est-ce pas là un autre sens à donner à la « création collective » ?

UN REGARD PROMETTEUR VERS L'AVENIR

Après André Paiement, Hélène Gravel et Brigitte Haentjens, c'est Sylvie Dufour qui assume, depuis sept ans, la direction artistique du Théâtre du Nouvel-Ontario. La transition Haentjens-Dufour se fit harmonieusement, car la présence d'Yves Gérard Benoit et de Paulette Gagnon, qui continuaient d'assumer la direction administrative et celle de la production, ont permis à la nouvelle directrice de s'adapter à ses nouvelles fonctions tout en s'adaptant au Nord de l'Ontario. Par la suite, leur départ l'obligea à se créer une nouvelle équipe.

Au milieu de la trentaine, Sylvie Dufour se retrouve donc, avec sa jeune équipe composée de Stéfan Psenak et de Robert Gagné, à la tête d'un des plus importants théâtres francophones hors Québec. Cette équipe se trouvait devant une tâche difficile à assumer, soit celle de maintenir le calibre des productions auxquelles le duo Dalpé-Haentjens avait habitué les spectateurs du TNO. Un défi de taille.

SOUTIEN À LA DRAMATURGIE

Dès le début, Sylvie Dufour entend donner au TNO son empreinte personnelle : « Il faut que le théâtre survive tout en



se renouvelant ». Elle souhaite que son arrivée permette à une nouvelle génération de prendre la parole. Comme il y a peu de relève au niveau de la dramaturgie, elle poursuit le mandat de création du TNO en cherchant de jeunes auteurs prometteurs ; elle aspire à leur donner une crédibilité. Tout de suite, elle songe à Michel Ouellette. Peu de temps auparavant, à Ottawa, Michel Marc Bouchard lui avait demandé de diriger la mise en lecture des *Ordres du jour*. Confiante dans les talents de ce dramaturge, Sylvie lui propose de monter sa pièce au spectacle communautaire : ce sera le début d'une belle colla-

boration et la naissance d'une amitié féconde.

Michel Ouellette apportera à Sylvie Dufour tout ce qu'il a écrit et elle dévorera ses textes, les commentant et les critiquant. Geste audacieux : elle lui propose d'écrire une pièce qui sera jouée professionnellement. Une fois le sujet déterminé, Michel Ouellette discute avec elle des différentes versions. Même le scénographe, Jean Bard, participe à ces lectures privées. À la onzième version, Sylvie Dufour et l'auteur sont satisfaits de la pièce et croient en son succès. Ils ne s'étaient

SYLVIE DUFOUR, DIRECTRICE ARTISTIQUE. PHOTO : RACHELLE BERGERON